

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

Chaim Perelman

Idéologie ou Philosophie des Lumières?

108
P 417
W 185

tiré-à

1972/2-3



éditions de l'université de Bruxelles

108
P414
no 184

Idéologie ou Philosophie des Lumières?

par Chaïm Perelman

Professeur à l'Université libre de Bruxelles

L'opposition de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit, est un lieu commun de la philosophie occidentale. L'usage traditionnellement analogique de cette opposition a pour effet de susciter à l'égard de ce que la lumière et les ténèbres évoquent une altitude favorable ou défavorable.

L'idée même de lumière a été exploitée philosophiquement depuis Platon jusqu'à Malebranche en passant par Plotin, Saint Augustin, Scot Érigène, Duns Scot et Descartes. Cette succession de penseurs a suscité ce qu'on pourrait appeler une tradition illuministe, selon laquelle c'est Dieu qui illumine notre raison, qui est la condition de tout savoir et la source de tout pouvoir. Et une récente découverte, celle des manuscrits de la Mer Morte, a montré que c'était effectivement un thème religieux, puisqu'un des textes y traite « De la guerre entre les fils de la Lumière et les fils des Ténèbres ». Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce n'est justement pas à cette tradition religieuse que l'on fait allusion quand on parle du Siècle des Lumières. Nous allons voir que le thème est utilisé pour lui donner un contenu très différent du contenu traditionnel.

Le Siècle des Lumières, selon les spécialistes, s'achève en 1789, époque à laquelle les idées du XVIII^e siècle sont mises à l'épreuve. Mais il faut bien dire que c'est évidemment une approximation, puisqu'un ouvrage aussi caractéristique que *La Flûte enchantée* de Mozart est de 1791 et l'*Esquisse d'un Tableau*

Don de H. Perelman - jan. 1973

des Progrès de l'Esprit humain, de Condorcet, de 1794. Quand débute le Siècle des Lumières ? Certains le font commencer en 1685, après ce qu'on appelle le siècle de Louis XIV, d'autres en 1715 à la mort de Louis XIV. Personnellement, je préfère la date de 1688, qui est celle de la révolution anglaise. L'encadrer entre ces deux révolutions de 1688 et de 1789, c'est bien montrer que, amorcé par une révolution, il s'achève par une autre, et c'est accentuer son caractère essentiellement politique. En effet, si le centre de gravité de la philosophie des Lumières se trouve en France, son inspiration se trouve en Angleterre. Et les trois noms le plus constamment évoqués par les penseurs de l'époque sont ceux de Bacon, de Locke et de Newton. Ce sont trois penseurs anglais.

Pourquoi Bacon ? Parce qu'il est le premier, je crois, à avoir fait l'éloge de la science non en tant que recherche de la vérité, mais essentiellement comme instrument du progrès technique. C'est donc dans ses applications pour le progrès de l'humanité que la science serait à glorifier et à soutenir par les pouvoirs publics. Il est aussi, je pense, un des premiers au xvii^e siècle à avoir affirmé le primat des modernes sur les anciens.

Locke est celui qui mettant au centre de sa philosophie théorique l'expérience naturelle, fait de l'individu et de sa volonté la clef de voûte de son système politique.

Newton, parce qu'il fournit le modèle prestigieux d'une philosophie qui, se fondant sur l'expérience, nous révèle la structure de l'univers au moyen de lois simples d'allure mathématique. Et en fait, ceux qui évoquent le nom de Newton, pour la plupart du temps, ne sont pas des physiciens. Ils évoquent la philosophie newtonienne comme un slogan de ce qui devrait être réalisé dans tous les domaines.

Et bien, s'il s'agit de trouver la philosophie commune à tous ceux qu'au Siècle des Lumières on appelle les « philosophes », qu'il s'agisse de Voltaire ou de Rousseau, de Diderot ou de Montesquieu, d'Helvétius ou d'Holbach, on se trouve devant un problème. C'est une tâche bien difficile s'il faut donner à leur philosophie un contenu positif. Surtout que ces philosophes, notons-le bien, sont plus des publicistes, des propagandistes, des gens de lettres que des philosophes professionnels. Remarquons qu'ils s'intéressent surtout à l'effet que leurs écrits peuvent avoir dans le large public.

Mais je crois que, quand il s'agit de caractériser un mouvement d'idées aussi répandu, c'est bien plus en caractérisant ce à quoi il s'oppose que ce qu'il préconise qu'on pourrait lui trouver un commun dénominateur. Cherchons l'ennemi commun des philosophes. Leur ennemi commun, ce sont les Ténèbres. Mais que sont ces ténèbres ? Que représentent ces ténèbres ? Ce sont les ténèbres dont ils disent qu'elles sont marquées par l'ignorance, les préjugés, la superstition, qui engendrent le fanatisme de l'Inquisition, le despotisme et l'injustice. Et bien, je crois que l'on pourrait peut-être le mieux les caractériser en disant qu'il y a un groupe d'hommes qu'on a appelé les Enfants des Ténèbres. Et c'est par opposition à ce groupe d'hommes, et à tout ce qu'il représente, que les philosophes vont défendre leur point de vue, le point de vue de ceux qui doivent vaincre ces ténèbres. Ce groupe d'hommes, ce sont les Jésuites. Quand nous pen- ons que les enfants des ténèbres, ce sont les Jésuites, qui sont normalement considérés comme la partie la plus éclairée de l'Église catholique, nous voyons que cette épithète ne concerne pas du tout des valeurs intellectuelles, puisque, en fait, personne ne peut dénier ces qualités aux Jésuites.

Mais l'important est de savoir ce que les Jésuites représentent aux yeux des hommes du XVIII^e siècle, pour comprendre comment, par antithèse, ceux-ci vont développer la philosophie des Lumières.

La première opposition, c'est l'opposition religion-philosophie. La religion fournit l'idéologie, le fondement d'une société vouée à l'amour et à la gloire de Dieu. A cela s'oppose une philosophie fondée sur la philanthropie, l'amour de l'humanité et le bonheur du genre humain. Ce bonheur est évidemment terrestre. On recherchera ce qui est utile aux hommes et non pas du tout ce qui procure le salut éternel. Ce bonheur se situe dans l'avenir car, contrairement aux Lumières qui résultent d'une révélation ou d'une illumination donnée une fois pour toutes, et normalement dans le passé, ce bonheur et cette lumière résultent d'un long apprentissage et d'une foi en la perfectibilité de l'homme. Il ne s'agit pas, en effet, d'accepter la révélation contenue dans quelques textes sacrés, mais d'apprendre par expérience ce que pourrait nous enseigner le Livre de la Nature. A l'ordre divin s'opposera l'ordre naturel, révélé

par la science expérimentale, et le droit naturel d'ailleurs. Au lieu d'obéir aux ordres venus d'En Haut par l'intermédiaire d'autorités hiérarchisées, l'individu éclairé sera seul juge du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de l'utile et du nuisible.

Cette confiance en la raison humaine émancipée donne lieu à des variantes parce que, pour les uns, c'est seule une élite de philosophes qui va pouvoir éclairer le despote détenteur du pouvoir, pour d'autres, la raison humaine va propager ses lumières, grâce au progrès et à l'éducation, à tous les hommes maîtres de leur destin. Ceux-ci seraient d'accord sur des vérités universelles sur lesquelles on pourra fonder une société du genre humain, ce qui permettrait de répudier à la limite toute forme d'autorité, grâce à la théorie anarchique, — il suffit de penser à l'anglais Godwin. Mais que ce soit l'élite ou que ce soit le grand nombre, l'essentiel est que celui qui est éclairé peut et doit juger par lui-même. Il cherchera à fonder une société nouvelle non sur des privilèges accordés par le représentant de Dieu sur la Terre, mais sur des libertés inaliénables d'hommes égaux entre eux, et dont le consentement deviendrait le seul fondement de toute légitimité politique. Au pouvoir du roi, on opposera ceux du peuple. En effet, toute société fondée sur le principe d'autorité ne peut conduire qu'à l'oppression, à l'injustice et à la guerre entre États séparés et ennemis, à des coutumes fondées sur la tradition ; elle ne peut être qu'artificielle et irrationnelle. Au contraire, il s'agira de fonder la société sur des vérités universelles et rationnelles et, s'il faut une religion, que celle-ci se fonde sur des principes acceptables pour tout être de raison, qu'elle soit un élément d'union et non d'opposition, qu'elle insiste sur des principes moraux bienfaisants et prêche la tolérance pour toutes les croyances et les dogmes que la raison seule est incapable de fonder.

Cet ensemble d'idées que j'ai présenté, pour ainsi dire, par antithèse avec ce que devait représenter l'idéologie des Enfants des Ténèbres, constitue-t-il une philosophie ou une idéologie ? C'est la question qui m'a été posée.

Les notions de philosophie et d'idéologie sont des notions confuses, en ce sens qu'on peut les définir de façons très variées, on peut les opposer ou considérer que toute philosophie est une idéologie, mais une idéologie systématiquement élaborée. On pourrait aussi dire que la notion fondamentale pour ce qu'on

appelle philosophie serait l'idée de vérité, alors que pour toute idéologie, la notion fondamentale serait l'idée d'utilité, qu'elle serait une théorie, un système d'idées justifiant l'action, et surtout l'action politique. Dans ce sens, on peut certainement dire que la philosophie des Lumières constitue une idéologie.

Il y a bien longtemps, j'ai défini la philosophie comme une discipline se proposant l'étude systématique des notions confuses.

Ceux qu'on appelle les philosophes du Siècle des Lumières s'efforcent moins d'analyser ces notions que de les utiliser. Contrairement aux philosophes du XVII^e siècle, depuis Descartes jusqu'à Malebranche, les penseurs du XVIII^e siècle ont subordonné l'idée de vérité à celle d'utilité et de bienfaisance. Ils ont cherché avant tout le bonheur de l'humanité et tous leurs projets, grands ou petits, visent à effectuer quelque progrès du genre humain. Ceux qu'on appelle les philosophes ne sont pas des théoriciens, des spécialistes, des contemplatifs. Au contraire, ils agissent, ils luttent et se révoltent, ils ont une foi dans leur mission qui n'est pas divine mais humanitaire. « Les philosophes entendent », — pour reprendre une phrase de notre collègue Mortier —, « changer le monde, instaurer le bonheur, améliorer les hommes, dissiper l'emprise des ténèbres ». La devise de notre université, « *Scientia vincere tenebras* », « Vaincre les ténèbres par la science », continue à sa façon la lutte du Siècle des Lumières, est l'expression d'une idéologie de combat dont les slogans sont la raison progressant à la lumière de l'expérience naturelle et chassant les ténèbres qui oppriment l'homme par les superstitions et les préjugés. L'homme ainsi éclairé deviendra émancipé et fondera une société sur l'égale liberté de tous, la fraternité universelle.

L'optimisme humanitaire, qui a l'avenir devant soi, marque le printemps des Temps modernes, mais printemps qui sera suivi d'amères désillusions. Les différents représentants de ce mouvement ne présentent pas, ou très très rarement, une philosophie complète bien structurée. Pour eux, la philosophie est une arme de combat dans la lutte de la bourgeoisie montante contre l'idéologie de l'Ancien Régime.

